Mme Klein

de Nicholas Wright

Grammont
Du 5 au 8 avril 1995
à 20h45
Mercredi et jeudi à 19h00
Durée : 2h20 avec entr'acte

Location - réservations
Galerie du Triangle - niveau bas
34000 Montpellier

Tarifs
Général : 110 Frs
Réduit : 90 Frs
- de 25 ans : 75 Frs

Mme Klein

de Nicholas Wright
Texte français : François Regnault

Mise en scène :	**Brigitte Jaques**
Décor et costumes :	**Olivier Peduzzi**
Lumières :	**Martine Staerk**
Musique :	**Marc-Olivier Dupin**
Assistant à la mise en scène :	**Laurent Levy**
Assistant aux décors et costumes :	**Marie Vernoux**

avec :

Michèle Marquais :	Mme Klein
Dominique Raymond :	Paula
Dominique Sanda :	Melitta

Production : Théâtre de la Commune*Pandora*,
Conseil Régional de la Seine Saint-Denis

Spectacle créé le 9 mars 1993 au Théâtre de la Commune*Pandora* à Aubervilliers

A propos de la pièce...

Mme Klein raconte l'histoire d'une lettre qui n'arrive pas à son destinataire. Une mère a appris que son fils est mort d'un accident de montagne dans un pays étranger.
Sa fille lui écrit que c'est sûrement un suicide et que cette mère en est sans doute la cause. Mais la mère s'arrange pour ne jamais lire cette lettre. Il y a une troisième femme, une amie de la jeune fille, qui donnera pour finir, grâce à un coup de téléphone dans le pays étranger, une autre version de l'accident. Il ne reste donc plus à cette troisième femme qu'à prendre la place de la jeune fille sur le divan de Mme Klein.

Sur le divan, car ces trois femmes sont des psychanalystes, la mère s'appelle Mélanie Klein, elle est la première grande théoricienne à avoir renouvelé l'analyse après Freud, sa fille est Melitta Schmideberg, qui a laissé aussi une oeuvre et qui n'a cessé de lutter contre sa mère, et la troisième, dont l'auteur ne nous donne que le prénom, Paula, est une certaine Paula Heimann, une élève de Mme Klein établie depuis peu à Londres, où la scène se passe, en 1934.

Mme Klein raconte une journée et une nuit de Mélanie Klein, le jour où Mélanie Klein n'alla pas, ne put aller à l'enterrement de son fils, mort d'un accident de montagne dans les Carpates. L'action commence l'après-midi où Mme Klein quitte Londres pour Budapest, et elle se termine le lendemain matin à 11 heures, à la minute où commence l'analyse de Paula par Mme Klein. Entretemps, Melitta a été écartée, s'est écartée elle-même, comme si Mme Klein l'avait remplacée par la bonne fille qu'elle n'aurait pas eue.

Certes, le deuil du fils commence lentement, mais un certain soulagement est acquis grâce à cette substitution. Le sentiment de culpabilité, la dépression, le deuil sont les trois méchantes fées qui veillent sur cette tragédie, ce sont aussi trois des principales instances que développe l'oeuvre de Mélanie Klein, tant il est vrai que, comme le remarque Freud, les concepts analytiques peuvent devenir notre mythologie.

François Regnault

De la scène au divan, du divan à la scène

« Où donc finit le théâtre, où commence la vie ?, demandait Jean Renoir dans son beau *Carrosse d'or*, par la bouche d'Anna Magnani.
Dans Mme Klein, on pourrait se demander :
Où donc finit la psychanalyse, où commence la vie ?
Mais aussi :
Où finit le théâtre, où commence la psychanalyse ?
C'était d'ailleurs une question de Freud. Il craignait beaucoup qu'avec le malaise que connaît notre civilisation et l'augmentation de notre névrose commune, nous n'en finissions par mettre sur le théâtre des personnages plutôt passibles du divan ou dela clinique que de la scène. Et il est vrai qu'il y a beaucoup de pièces modernes où on a le sentiment que les malades parlent aux malades. Déjà Hamlet...
Mais Freud n'aurait pas dû avoir peur.
Mélanie Klein est une psychanalyste. Elle fut même l'une des plus grandes. Mais Nicholas Wright, lui, est un auteur de théâtre.
En parfait auteur de théâtre, il nous montre donc trois femmes dont l'art psychanalytique est non seulement le métier, mais aussi la *passion*. La psychanalyse, qu'est-ce ? L'art d'interpéter, et, le cas échéant, de guérir les malheurs et méfaits qui sont infligés à notre existence, non par le monde extérieur, mais par « le monde intérieur », par l'inconscient (qui n'est guère que le monde extérieur absorbé par nous depuis notre plus tendre enfance et mal digéré par l'âme). Dès lors, quand cet art est une passion, rien n'empêche de peindre une, deux, trois femmes passionnées par la psychanalise, comme Molière peignait des hommes possédés par une toquade, une marotte, une manie. Ainsi ses Fâcheux, qui nous montrent un danseur, un joueur, un chasseur, un réformateur, un pédant importunant tous le héros avec leurs manies. D'où un effet invinciblement comique.
Reste que la psychanalyse n'est ni le jeu de cartes, ni la chasse à courre. *Ca va plus loin.* C'est d'ailleurs ce qui fait que, par préjugé légitime, on se méfie d'une pièce qui remuerait l'inconscient. Et de là cette prévention secrète à l'égard du jargon analytique, alors que tout un chacun accepte volontiers un film sur la boxe, l'arnaque ou la roulette sans être joueur ni *supporter*. D'où aussi le souci de Nicholas Wright de ne mettre de « mots savants » dans la bouche de ses héroïnes que ceux, faciles à saisir, qu'elles échangent entre elles moins comme allusions à leur pratique que comme pommes de discorde.
Au demeurant, beaucoup de grandes pièces ne remuent-elles pas l'inconscient, puique c'est même de l'une d'elles que Freud a retiré son complexe d'Oedipe ? Oui, presque toutes les grandes pièces pourraient avoir pour devise ce vers de Virgile que Freud met en épigraphe à sa *Science des rêves* :
« Si je ne puis fléchir les Dieux d'En-haut, je remuerai l'Achéron ».
L'Achéron, le Fleuve des Enfers se jette ici dans la Tamise, au coeur de la belle Londres de 1934. Il irrigue les vaisseaux de trois femmes aux prises avec les Enfers. Elles sont comme vous et moi : passionnées... *inconsciemment.*

François Regnault

Nicholas Wright

Nicholas Wright est né au Cap et s'est exercé comme acteur à Londres. Il est entré au Royal Court Theatre comme Casting Director et est devenu ensuite le premier directeur du Théâtre Upstairs, qu'il supervisa pendant cinq ans. En 1975-1977, il fut directeur artistique adjoint du Royal Court, avec Robert Kidd. Sa première grande pièce, *Treetops*, fut présentée aux Riverside Studios en 1978. *The Gorky Brigade* fut représentée au Royal Court en 1979, et *One Fine Day* (Un beau jour) à Riverside l'année suivante. En 1981-1982, il voyagea et vécut un an au Zimbabwe, où il écrivit *The Custom of the Country* (La Coutume du Pays) - une comédie romanesque sur des thèmes coloniaux qui fut montée par la Royal Shakespeare Company en 1983. Sa version de *Splendeurs et Misères des courtisanes* de Balzac fut présentée par Joint Stork la même année sous le titre *The Crimes of Vautrin*. *The Desert Air*, comédie sur les activités secrètes pendant la Seconde Guerre mondiale, fut montée par la Royal Shakespeare Company en 1984. Ses traductions et adaptations comprennent deux pièces de Marivaux *(L'île des esclaves* et *La double Inconstance*) et *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello, qui fut présenté en 1987 au National Theatre, où il fut conseiller littéraire régulier.

Mélanie Klein

Mélanie Klein est une grande figure de la psychanalyse et une pionnière de la psychanalyse des enfants. Juive hongroise, exilée, émigrée à Berlin tout d'abord, puis à Londres dans les années 30, elle construisit sa carrière et son oeuvre avec un courage exceptionnel. Elle eut, tout au long de sa vie, des partisans et des opposants passionnés.

Dans ses écrits, Mélanie Klein donne à la mère une place centrale dans le développement du nourrisson, travaillant à montrer les aspects contradictoires de son attachement pour elle, l'alternance douloureuse de la haine et de l'amour.

Le génie de Mélanie Klein et le remarquable succès qu'elle rencontre dans sa pratique ne la met pas à l'abri des dramatiques difficultés personnelles avec ses enfants et singulièrement sa fille Melitta. *Mme Klein* met en scène leur séparation définitive.

Brigitte Jaques

Elle a réalisé sa première mise en scène au Festival d'Automne en 1974, en choisissant de monter, dans sa version intégrale, *L'Eveil du printemps* de Wedekind, dans une traduction de François Regnault. Elle crée avec lui, en 1976, la Compagnie Pandora.
Depuis 1985, elle s'attache à mettre en scène aussi bien des pièces classiques, en particulier de Corneille, *La Mort de Pompée* (1985), *Sophonisbe* (1988), *Horace* (1989), que des auteurs modernes ou contemporains, *Elvire Jouvet 40*, d'après 7 leçons de Louis Jouvet, *Regarde, regarde de tous tes yeux*, de Danièle Sallenave (1986), *L'Imposture*, d'après le roman de Georges Bernanos (1989), *Le partage de midi* de Paul Claudel (1990).
En 1991, Brigitte Jaques prend la direction du Théâtre de la Commune *Pandora* à Aubervilliers, avec François Regnault.
Elle y a crée *La nuit de l'iguane*, de Tennessee Williams (1991*), La place royale, Entretiens avec Pierre Corneille*, écrit avec Jacqueline Lichtenstein, *Mme Klein* de Nicholas Wright (1993*), Le jeu du narcisse*, opéra de Gérard Wajcman et Marc-Olivier Dupin.
Sa dernière création est *Angels in America* de Tony Kushner présenté au Festival d'Avignon 94.

Michelle Marquais

Elle a participé à de nombreuses aventures théâtrales avec Patrice Chéreau : *Le prix de la révolte au marché noir* de Dimitri Dimitriadis, *Richard II* de Shakespeare, *Toller* de Tankred Dorst, *Quartett* de Heiner Müller.
On a pu également la voir dans des mises en scène de Roger Planchon : *La langue au chat* de Roger Planchon, *Athalie* de Racine ; de Lucian Pintillé : *La Mouette* de Tchekhov, *Jacques ou la soumission* de Ionesco, *Il faut passer par les nuages* de Billetdoux, *La danse de mort* de Strindberg ; d'Hans Peter Cloos : *Le*

radeau de la mort de Harald Muller ; de Bernard Sobel : *La forêt* d'Ostrovski ; de Bruno Boeglin : *Temporalia* ; de Luca Ranconi : *XX* et de Marcel Maréchal : *Les paravents* de Genet où elle interprétait le rôle de la mère.
Elle a par ailleurs signé plusieurs mises en scène, notamment *Transat* de Madeleine Laïk à Théâtre Ouvert et *Don Carlos* de Schiller au Théâtre de la Ville.

Dominique Sanda

Mme Klein est l'occasion pour la grande comédienne de cinéma qu'est Dominique Sanda, d'aborder pour la première fois le théâtre.
Sans pouvoir résumer 25 ans de cinéma, disons simplement que cette actrice prestigieuse débuta très jeune avec Bresson dans *Une femme douce* en 1968 et tourna avec les plus grands : Bertolucci : *Le conformiste* - 1900 ; Vittorio De Sica : *Le jardin des Finzi-Contini ;* John Huston : *Le piège* - Michel Deville : *Le voyage en douce* - Luchino Visconti : *Violence et passion* - Mauro Bolignini : *Héritage* (prix d'interprétation féminine à Cannes en 1978) - Marguerite Duras : *Le Navire Night* - Jacques Demy : *Une chambre en ville* - Liliana Cavani : *Au-delà du Bien et du Mal* - Dino Risi : *Je ne vous dérangerai plus* - Benoît Jacquot : *Les Mendiants*, *Corps et biens*, *Les ailes de la colombe*...

Dominique Reymond

Au théâtre, on a pu l'apprécier entre autres dans des mises en scène de :
Jean-Christian Grinevald : *Phèdre* de Racine, *Solange, Paris ou ailleurs* de Koreonos - Antoine Vitez : *Falsch* de Kalisky, *La Mouette* de Tchekhov, *Le Héron* de Axionov, *L'Echange* de Paul Claudel - Bernard Sobel : *La Ville* de Paul Claudel, *La Forêt* d'Ostrovski, *Tartuffe* de Molière - Jacques Lassalle : *L'heureux stratagème* de Marivaux - Klaus Michaël Grüber : *La Mort* de Danton de Büchner - Sophie Loucachevsky : *Phèdre* de Marina Tsvetaïeva - Pascal Rambert : *John et Marie*...
Au cinéma, elle a tourné notamment dans : *Drôle d'endroit pour une rencontre* de F. Dupeyron, *Betty* de Claude Chabrol, *La naissance de l'amour* de Philippe Garrel...

LE QUOTIDIEN DU MEDECIN

« MADAME KLEIN », DE NICHOLAS WRIGHT

Un trio fascinant

L'écrivain de langue anglaise s'est inspiré de la vie de la célèbre psychanalyste pour écrire cette pièce très intéressante que Brigitte Jaques met en scène avec un grand tact et qu'interprètent trois belles actrices : Michelle Marquais, Dominique Reymond, Dominique Sanda.

ON est à Londres, en 1934. C'est à la fin du jour. Melanie Klein donne ses dernières instructions à une jeune femme, amie de sa fille Melitta, Paula Heimann. Mme Klein doit se rendre à Budapest pour assister aux obsèques de son fils Hans, qui s'est tué en montagne. En son absence Paula relira les épreuves de la prochaine publication de la déjà célèbre psychanalyste.

Dans l'appartement bouclé, Melitta va surgir, Mme Klein revenir. Il faudra une longue nuit aux trois femmes pour aller au bout des conflits en cours : Melitta a adressé à sa mère une lettre qu'elle s'est refusée à lire, comme prévenue. Dans cette lettre Melitta prétend que Hans s'est suicidé et accuse sa mère...

Une très belle situation, étrange, prenante, rare. Une situation qui est une véritable situation de théâtre et que Nicholas Wright a parfaitement développée. Brigitte Jaques dirige avec finesse et subtilité trois comédiennes musicalement accordées : Michelle Marquais donne une vérité saisissante à Melanie Klein, Dominique Sanda est une Melitta sobre et juste, Dominique Reymond, toujours bouleversante, joue Paula avec une profondeur touchante.

C'est une pièce à part, passionnante, qui intéressera tous ceux qui connaissent l'œuvre de Melanie Klein, car la pièce apporte un éclairage très neuf sur le « personnage », mais qui peut concerner aussi un très large public, car il s'agit d'une belle histoire, très bien racontée et magnifiquement interprétée.

Théâtre de la Commune/Pandora, à Aubervilliers, à 20h30 du mardi au samedi et le dimanche à 16h, jusqu'au 18 avril (48.34.67.67).

LE FIGARO

THÉATRE

« Madame Klein », de Nicholas Wright.

Une partie de dames

Point n'est besoin d'être féru de psychanalyse, et de connaître les démêlés de Melanie Klein avec Anna Freud, pour s'intéresser à la pièce de Nicholas Wright. Il s'agit d'abord des rapports tendus, de l'ambivalence affective, d'une mère et d'une fille, de Melanie et de Melitta, toutes deux analystes, et qui se débattent entre amour et haine sous les yeux d'une autre femme, analyste également, et qui semble ici prise au piège de leur conflit.

Paradoxe et ironie, ces femmes solides, volontaires, autonomes, et sans doute bonnes cliniciennes, ne parviennent pas à découvrir en elles les pulsions, les tensions qu'elles mettent si lucidement au jour chez leurs patients. Elles sont là, nouées, affrontées, hostiles, devant nous, qui, de la salle, faisons office de psychanalystes.

Tout tient donc à l'interprétation, à ses réticences, à ses incertitudes, à ses tâtonnements, à ce qui est à la fois dit et inavoué, jeu complexe, ambigu, aux limites de l'équivoque, et que Michelle Marquais mène superbement. Cherchant ses mots comme s'ils lui étaient donnés dans l'instant, à la fois altière et fragile, volontaire et velléitaire, elle dessine son personnage d'un trait tremblé qui en indique la force et la faiblesse, la part orgueilleuse et la part sensible. C'est tout à fait fascinant jusque dans le flottement qui est au cœur du rôle.

Dominique Sanda, Melitta, dans cette confrontation d'où la concurrence professionnelle n'est pas absente, a la même présence affirmée, mais en plus brutal, en plus ennemi, en plus tranchant, bien que l'on sente dans le raidissement une inquiète solitude et comme une nostalgie et une douleur. Là encore, c'est éblouissant.

Dominique Reymond, spectatrice, témoin, et plus encore otage, entre avec la même intime aisance dans cette partie serrée que Brigitte Jaques a réglée avec une intuitive, attentive, très fine clairvoyance, et où l'humour secrètement donne le ton. Bien traduite par François Regnault, la pièce de Nicholas Wright est d'abord prétexte à un prodigieux exercice d'actrices, hors de tout cabotinage, et dont la subtile perfection coupe le souffle. Une partie de dames à ne pas manquer.

Pierre MARCABRU.

LIBERATION

Transferts entre trois femmes, dont la psychanalyste Mélanie Klein et sa fille. Une conversation naturaliste tricotée par Brigitte Jaques.

Marc Enguerand

***«Mme Klein»**: l'amie (Dominique Reymond), la mère (Michelle Marquais), la fille (Dominique Sanda).*

Je me suis mis à écrire Mme Klein *un après-midi de 1987, assis sur un mur de jardin, devant le musée Freud, à Londres. Je pensais à Mélanie Klein depuis plus d'un an»*, écrit l'auteur anglais Nicholas Wright. En un petit avertissement, il explique qu'il a lu tous les livres de la première des grandes psychanalystes à s'être intéressé aux enfants, qu'il a parlé à des gens l'ayant connu... et où, pas trop mécontent de lui-même, il estime que l'action de sa pièce, *«comme celle d'une pièce traditionnelle de bonne facture»*, fait *«écho à la nature fermée du processus analytique»*. Et l'auteur d'ajouter: *«Le dialogue va et vient, rapide, nerveux, mais parcourt souvent de petites distances avec minutie.»*

C'est François Regnault qui a traduit, bien, cette conversation voulue naturaliste, entre trois femmes et rien que trois femmes, tout du long d'un jour de mars 1934 et de la nuit suivante. Soit donc, Mélanie Klein, qui, apprenant la mort de son fils Hans dans un accident de montagne en Hongrie, s'apprête à partir pour les obsèques à Budapest. La voilà, laissant son appartement, et quelques épreuves d'un livre à corriger, à ladite Paula (Paula Heimann), qui deviendra sa patiente, et sa collaboratrice la plus zélée. Mais tout bascule. Mme Klein n'arrive pas à s'en aller, ou plutôt revient très vite. Elle avait fermé à clé tiroirs et armoires à liqueurs, tout est ouvert et sa fille, Melitta Schmideberg, arrivée entre-temps, est là à boire du whisky et à bavarder avec la gente Paula. Début d'une discussion à trois, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle ne respire pas la tendresse.

Sous les traits hyper sérieux de Dominique Sanda, chignon austère, jupe droite, combine à mi-mollets, Melitta jusqu'à la racine tous les actes y compris manqués de cette encombrante mère qui la psychanalysa plus de trois cent soixante-dix heures, de l'âge de treize à seize ans. L'encombrante mère, en la personne de Michelle Marquais aux cheveux blanchis, et à la faconde parfois violente, regimbe, se justifie, s'explique. Condensé de la trajectoire d'une grande théoricienne qui revut et corrigea les idées de Freud. Face à face pour le moins intime et progression minutieuse d'une détestation réciproque. Paula, témoin d'abord efface puis juge et bientôt partie, est jouée dans un style jeune fille toute discrète et en retrait par Dominique Reymond. A la fin, on imagine que l'amour maternel de Mme Klein s'est «transféré» sur cette invitée dans la maison, la maison étant comme chacun sait le reflet de l'âme, et on vous expliquera aussi la différence qui existe entre un canapé et un divan.

La mise en scène par Brigitte Jaques de cette séance d'introspection à trois voix sur les thèmes du deuil, de la dépression et de la culpabilité, est fidèle au côté un peu Harold Pinter des dialogues, tricotés de tout petits détails et d'envolées d'humour qui font rire la salle. Cela dure trois heures, dans un décor, très «naturaliste» aussi, d'Olivier Peduzzi. Il faut admirer sans conteste le «travail» des trois comédiennes réunies, et tous mouvements et moues infimes à l'unisson: une leçon de *ça*. C'est quoi le *ça*?

Mathilde la BARDONNIE

Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, 20h30, jusqu'au 18 avril (48.34.67.67).